

10 janvier 2022

Rencontre.

J'arrive devant une zone pavillonnaire à la sortie de Davézieux, la propriété est définie par des hautes haies et des barrières en métal peint. Au sol, du gravier jaune, un portail pour les voitures, des boîtes au lettres et un digicode. Le portail est ouvert, devant un rond-point réparti le flux des voitures vers chaque maison. Aboiements de chien, un gros berger allemand me guette du haut d'un balcon. Les maisons sont des préfabriqués des années 80, les habitations surplombent les garages. À gauche de la porte de métal, une porte d'entrée avec un interphone. Yvette-Vincent me dit qu'elle descend, derrière les aboiements du chien redouble. La porte s'ouvre sur une femme énergique, cheveux courts, mâchoire carrée, voix forte à l'accent du coin, qui m'invite à entrer. Dans le vestibule devant un grand tapis, je me déchausse puis suis Yvette à l'étage. Derrière la baie vitrée, le chien sur le balcon zieute.

Sur la table du salon, une toile cirée rose, dessus quelques photos, une corbeille de fruits.

La maison sent le vieux bois, les produits d'entretien pour carrelage, le savon de Provence pour les mains. Au sol, du carrelage gris-beige. Les murs sont recouverts de crépi blancs ou de peinture rose fluo assorties au fleurs des coussins tapissés. Des meubles de bois sculpté sont répartis aux quatre coins de la pièce. Les placards vitrés laissent deviner de précieux services de porcelaine.

Yvette me guide vers la table, impatiente. Elle rit. Sur la table, de précieuses photos.

Elle prend la pile de photographies.

Avant, j'ai été à l'école publique. On nous regardait de travers parce qu'on était dans une école laïque, on était peu nombreux à l'école libre. À l'école privée, avec les sœurs rue de la Modure, ce sont les patrons qui investissaient.

Maman avant d'être chez Bobichon, elle était à Saint-Appolinard, chez Gillier. C'est moi qui ai acheté la maison des parents Bobichon. Celle avec la boîte au lettre jaune en face de l'usine Perrier. La maison aux volets bleus-gris. À côté, il y avait un magasin de chemises et de lingerie. Plus loin, il y avait le restaurant du Moulin Pinte.

La construction du lavoir, rue Peyronnet, juste en face de Vanel et de chez nous ça nous a sauvé. Avant, pour l'eau, c'était à la rivière, en bas du chemin, au moulin du Mas.

Chez Bobichon, y avait pas de cantine. Chez Gillier, c'étaient des filles de la campagne, de Colombier. Et chez Perrier, c'étaient des filles de Brossin, Saint-Jacques... elles vivaient dans l'usine à la semaine, il y avait une cuisine avec des fourneaux sous les dortoirs.

On feuillette un livre de cartes postales anciennes.

Dans la rue Vieille, Bobichon avait acheté un immeuble pour loger les employés.

Yvette-Vincent se masse la nuque. Grimace.

Elle se lève. Touche sa minerve. On change de pièce. La cuisine à des papiers peints jaunes, des crédences ocres, et des placards de bois clair sculpté. Le soleil baisse. Par la fenêtre on voit la départementale, le flux de voiture s'intensifie avec la sortie du travail, un ronron continue s'élève du paysage.

Une autre anecdote, je suis la première sur le registre de la maternité de Saint-Julien, le 9 janvier, elle venait d'ouvrir. Et ce qui est amusant c'est que je vais y mourir aussi ! Puisque maintenant, il y a la maison de retraite. Comme on dit « où je serai née je vais mourir ».

À la pharmacie, à l'époque c'étaient les sœurs, mais il y avait que 2-3 flacons de tisane, et on se soignait avec ça. Quand Mr Delforge est arrivé ça a changé, il avait fait des études, sa pharmacie avait de vrais médicaments. Il a une rue à son nom, il l'a bien mérité.

Autrement, à Saint-Julien, il y avait pleins de corps de métiers qui dépendaient des usines. Il y avait des cafés, un hôtel, une banque, plusieurs boucheries-charcuterie, une mercerie, un plombier, un menuisier, un tailleur, une modiste, des boulangerie-pâtisseries, des restaurants, un tabac, des épiceries, un maréchal ferrand, un bijoutier, un teinturier, un salon de coiffure, un garage puis une station service... Y a même une époque où y a eu un charon. Et puis, aux alentours, y avait la laiterie et des fermes. Ça en faisait du monde !

Dans les rues, il y avait pleins de petits ateliers particuliers qui travaillaient pour la Coopérative de la Soie. La coopérative était située rue Peyronnet, en face de l'usine Perrier.

Yvette finit son thé, s'éclipse quelques instants. Revient les mains pleines de tissus qu'elle pose à côté de la théière. D'une main, elle pince une couleur et extrait un carré de soie. Elle fait voler le tissu satiné pour le défroisser. La transparence de la mousseline laisse apparaître ses doigts grossis par le travail.

Avant qu'ils construisent le lavoir... celui où ils ont mis le métier, j'avais un élevage d'escargots.

Ma mère me l'avait fait mettre là parce qu'il fallait pas d'escargots au jardin vous comprenez. Alors de l'autre côté de la route, derrière un coin de mur, j'avais fait une petite cabane en moellons pour faire nicher mes escargots. Mais ça n'a jamais marché ! J'allais en chercher d'autres au Moulin du Mas.

- elle éclate de rire -

À l'époque, il y avait que les patrons, les gens très aisés, qui avaient une quinze, une voiture à traction. Nous, on prenait les cars Vanel ou Mathevet. Une fois, le patron nous a emmené en voiture à Lyon avec ma mère. C'était un privilège. Sinon, tout le monde on prenait les cars. Il y avait les bus Vanel, rue Peyronnet



